



Henri Lœvenbruck



# Le Testament des Siècles

« PLUS QU'UN SIMPLE THRILLER ;  
C'EST UNE LEÇON DE PHILOSOPHIE. »

**Bernard Werber**

Flammarion

# Le Testament des Siècles

Installé aux États-Unis depuis la mort de sa mère, Damien Louvel, scénariste d'une série télévisée à succès, doit rentrer en France à la suite du décès tragique de son père. Il découvre que celui-ci menait des recherches autour d'un mystérieux objet – la pierre de Iorden –, qui semblent lui avoir coûté la vie.

Aidé de Sophie, une journaliste dont il tombe amoureux, Damien décide de poursuivre les étranges investigations de son père, et se lance dans une course effrénée, de bibliothèques en sociétés secrètes, de Gordes à Londres et au cœur de Paris.

Traqués, menacés, Sophie et Damien n'auront de cesse de mettre au jour le plus vieux secret de l'Humanité : le dernier message laissé par le Christ. Mais à quel prix...

Sandrine Roudéix © Flammarion



*Henri Løvenbrück a trente ans. Journaliste et écrivain, il est l'auteur de quatre romans, d'une anthologie de récits fantastiques et de scénarios pour le cinéma.*

Flammarion

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion

Le testament des siècles

DU MÊME AUTEUR

*La Louve et l'enfant*, éditions Bragelonne, 2001

*La Guerre des loups*, éditions Bragelonne, 2001

*La Nuit de la louve*, éditions Bragelonne, 2002

Henri Lœvenbruck

# Le testament des siècles

*thriller*

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2003  
ISBN : 978-2-08-127287-3

*À Delphine*





## PROLOGUE

*Le vent nocturne soufflait sur les montagnes crayeuses du désert de Judée. C'était le souffle grave et continu qui annonce la venue de l'aube, l'heure où les premiers vautours commencent leur ronde silencieuse au-delà des sommets de la Palestine.*

*À l'est, les étoiles d'un ciel cendré se reflétaient encore sur l'eau huileuse de la mer Morte, au milieu des larges blocs de sel gris. Le point le plus bas du globe. Là soufflait le vent qui s'engouffrait entre les dunes blanches, dans les vallons sinueux, à travers les campements de Bédouins et jusqu'aux canyons culminants.*

*À quelques kilomètres de Jérusalem, et si loin du monde pourtant, dans le secret des cimes invisibles se cachait la silhouette basse d'un antique monastère. Bloc de pierre grise marié à la paroi rocheuse. Austère construction ouverte seulement par de primitives fenêtres. Aucune route, aucun chemin ne pouvait y mener le voyageur imprudent. Rien ne semblait relier cette bâtisse inaccessible au reste du monde. Ici régnait en maître le silence du désert.*

*Des bouquetins épars entouraient le bâtiment, dans les rares zones de verdure, grimpant les larges escaliers érodés, taillés dans la roche jaune. Une poulie en bois grinçait en se balançant le long de la façade. Au premier étage, la lumière vacillante d'une bougie brillait derrière une fenêtre.*

*Dans cette petite pièce dénudée priait un vieil homme.*

*Vêtu de toile blanche, le crâne dégarni, les yeux fermés, il psalmodiait à genoux, courbé devant la fenêtre. Sa longue barbe grise frottait sur sa poitrine au rythme de ses révérences. Malgré le silence des lieux, on entendait à peine le son de sa voix grave.*

*Quand il eut fini sa prière, il se releva lentement, puis il marcha vers le fond de la pièce où une grande vasque de pierre se détachait du mur. Elle était pleine d'une eau froide où le vieil homme plongea ses mains. Il fit couler l'eau sur son front, sur son visage, puis sur ses pieds, prononçant de nouvelles prières indistinctes. Il marchait les pieds nus en symbole de sa communion avec la Terre. Car ici la Terre était un être vivant et sacré.*

*Enfin, il retourna sur sa modeste couche, une couverture posée à même le sol. Là, il s'allongea sur le dos et garda les yeux ouverts quelques instants. Aucun des douze autres religieux qui vivaient dans ce monastère oublié n'était encore réveillé. Les murs ancestraux du lieu étaient emplis d'un silence magistral. Mais dehors, le vieil homme pouvait entendre le bruit continu de la nuit. Il laissa son esprit s'évader dans le murmure nocturne. Invita le sommeil au rythme de sa respiration.*

*C'était un homme juste et sage, qui avait consacré sa vie entière à la communauté du monastère, attendant comme ses frères l'avènement de la Nouvelle Alliance. Il avait été initié à l'âge de treize ans et n'avait jamais quitté le monastère depuis lors. Comme ses frères, il observait scrupuleusement toutes les lois de la communauté, ne se nourrissait que de pain, d'eau, de racines sauvages et de fruits, et tentait de cultiver en lui-même pureté et humilité. Comme ses frères, il partageait son temps entre la méditation, l'agriculture et l'artisanat. Et comme ses frères, il avait depuis longtemps oublié la réalité du monde profane. Oublié ses parents, sa famille, Jérusalem, et ce que les hommes en avaient fait. Dieu seul occupait sa vie. Dieu, et son dernier secret.*

*Soudain, ce fut comme si la nuit se taisait, étouffée. Les pleurs des chacals s'éteignirent d'un seul coup et les vautours se firent silencieux.*

*Le moine ouvrit les yeux et se redressa lentement. Il tendit l'oreille. Mais tout s'était tu. Il ne restait que le souffle du vent. Quelque chose d'anormal.*

*Tout à coup, il y eut le bruit étourdissant d'une énorme explosion. Comme un point d'orgue incongru dans le silence nocturne. Les murs et le sol vibrèrent et une grande lumière blanche apparut au-delà des fenêtres.*

*Le vieil homme se leva et courut vers la porte. Quand il sortit sur la longue coursive qui surplombait les jardins du monastère, il découvrit avec horreur les hautes flammes qui envahissaient les parois. Puis il y eut une nouvelle explosion, et une autre encore. L'écho assourdissant des déflagrations semblait ne jamais vouloir s'éteindre. Des blocs de pierre entiers se détachaient des plafonds et des murs et venaient se fracasser le long de la coursive ou dans les jardins en contrebas.*

*Le vieil homme ne savait que faire. Dans quelle direction courir. Où chercher refuge au milieu de ce déluge incompréhensible. Petit à petit, d'autres moines firent leur apparition aux portes du couloir. Et leurs visages, comme le sien, étaient marqués de terreur. Nul ne pouvait comprendre l'origine de cette apocalypse soudaine au milieu de la nuit.*

*Bientôt, une fumée opaque monta jusqu'au premier étage et enroba tout le bâtiment.*

*Le vieux moine toussa pour chasser la fumée acide qui pénétrait dans sa gorge, puis, dans la panique, il se décida à courir vers les escaliers les plus proches. Plié en deux, il longea la rambarde de pierre et passa dans le vacarme à travers les flammes et la fumée. Au milieu de la coursive, il aperçut soudain l'un des membres de sa communauté qui s'écroulait devant lui comme foudroyé. Le dernier venu. Le plus jeune.*

*Les mains tremblantes, les yeux emplis de larmes, il s'approcha lentement au-dessus du corps sans vie de son frère. De longues traînées de sang se dessinaient progressivement sur la longue robe blanche.*

*L'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable et la chaleur des flammes lui mordait les joues. Mais le vieil homme se laissa tomber sur les genoux. À présent, cela ne faisait aucun doute. Il ne sortirait jamais vivant de cet enfer. La mort était partout autour de lui. Bientôt elle l'emporterait.*

*Il prit la main de son compagnon étendu devant lui et ferma les yeux. Une seule pensée l'habitait à présent. Était-il pur? Avait-il atteint la pureté au sein de sa communauté, maintenant qu'il devait rejoindre l'Éternel?*

*Il y avait un secret tout au fond de son âme. Un secret jamais partagé. Comme dans le cœur de tous les hommes. Le dernier rempart de l'intimité. Alors, était-il pur?*

*Il pria pour que Dieu l'acceptât en son royaume, et soudain il sentit une douleur immense à la poitrine. Comme une piqûre foudroyante.*

*Il trouva la force de sourire, puis, alors que les flammes entouraient son corps immobile, il mourut.*

*Quand le vacarme se tut enfin, dix silhouettes noires sortirent rapidement et sans bruit du bâtiment en flammes. Dix hommes au visage masqué. Mitraillettes MP-5 modifiées, systèmes de visée laser, boussole numérique, GPS, interfaces de commande projetées, combinaisons en kevlar, ils portaient sur eux près de cinquante kilos d'équipement.*

*L'intervention avait été étudiée et préparée avec minutie. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Le plan des bâtiments s'était affiché en images de synthèse sur leurs interfaces. Des gestes cent fois répétés.*

*L'attaque n'avait duré que quelques minutes. Les points rouges clignotants s'étaient éteints un à un sur les écrans de verre. La plupart des moines furent tués dans leur sommeil. Aucun n'avait donné l'alerte. Aucun ne survécut.*

*Quand les dix mercenaires descendirent la pente ocre du mont enflammé, emportant avec eux un trésor dont ils ne pouvaient imaginer l'importance, le vent nocturne soufflait encore sur les montagnes crayeuses du désert de Judée.*

*Je suis le ténébreux – le veuf –, l'inconsolé,  
Le prince d'Aquitaine à la Tour abolie :  
Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé  
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.*

Gérard DE NERVAL, *El Desdichado*



## UN

Je n'avais pas revu mon père depuis onze ans le jour où un notaire m'appela pour m'annoncer qu'il était mort.

On ne sait jamais vraiment que dire dans ces moments-là, et je sentais que le type au bout du fil était encore plus gêné que moi. Le silence qui s'installait n'avait plus rien à voir avec le décalage du son entre Paris et New York, ni avec le fait que cela devait bien faire quatre ou cinq ans que je n'avais pas dit un mot de français. Je ne savais simplement pas quoi dire.

Onze ans que je vivais à New York, sept que je travaillais comme scénariste pour la télévision et que les producteurs du cru se pâmaient devant la *French Touch* que j'avais apportée au *Saturday Night Live*, trois que ma série *Sex Bot* faisait un carton sur HBO parce que les spectateurs n'avaient pas l'habitude d'entendre parler si ouvertement de sexe à la télévision, et seulement un an que j'avais décidé d'arrêter de jouer les millionnaires désabusés qui claquent leurs dollars en coke et en restaurants de luxe parce qu'ils ne savent plus quoi faire des zéros qui s'accumulent au bout des chèques. Le jour où Maureen m'a quitté, j'ai compris que l'Amérique avait fait de moi le pire des Américains et que j'avais franchi depuis trop longtemps des limites qui ne méritaient pas d'être franchies. Se faire larguer par une actrice de

seconde zone qui passe plus de temps le nez dans la poudre que sur un plateau vous remet vite les idées en place. Je n'ai jamais retouché à la coke. Nul ne peut autant la haïr que celui qui l'a jadis tant aimée. Tout cela m'avait remis sur une sorte de droit chemin. Un chemin triste et solitaire, mais où j'essayais de ne plus faire de mal à personne, à moi en premier.

Bref, la France n'était même plus un souvenir, mon père à peine un cauchemar et Paris se résumait à une tour Eiffel de carte postale. Mon passé était si loin que, dans les restaurants de Greenwich Village, je trouvais exotique que les serveurs me disent « *Monsieur* » dans un français approximatif.

— Comment est-ce arrivé? balbutiai-je finalement, faute de mieux.

— Un stupide accident de voiture. Mon Dieu, c'est tellement stupide... Vous pensez pouvoir venir à Paris?

*Venir à Paris.* Aussitôt, l'idée que mon père était donc mort devenait plus réelle. Plus concrète. C'était l'un de ces moments où le présent est chargé d'un événement si fort qu'on peut sentir passer les secondes. On entend presque cliqueter la mécanique immense d'une horloge imaginaire. Je n'ai jamais autant l'impression de vivre que pendant ces silences. Les silences qui accompagnent les drames. Je suis de ceux qui sont restés des heures assis devant CNN à avaler leurs clips en boucle pendant les guerres du Golfe ou l'attaque du World Trade Center parce que j'avais le sentiment de m'inscrire dans l'Histoire, de vivre chaque seconde d'un passage, d'une charnière. De participer à une émotion de masse. D'être vivant, en somme.

Et là, silencieux devant mon téléphone comme devant les images de deux tours qui s'effondrent, je me sentais vivre. Et pourtant, cela faisait longtemps que je me fichais complètement du sort de l'homme qui m'avait mis au monde.

— Je... Je ne sais pas. Est-ce vraiment nécessaire?

J'imaginai la surprise du notaire de l'autre côté de l'Atlantique.



— Eh bien, commença-t-il lentement, il faut régler les histoires d'héritage, et puis, l'enterrement aussi, comment dire... Vous êtes sa seule famille... Mais si vraiment cela vous pose problème, nous pouvons essayer de voir cela par téléphone.

J'avais bien envie de dire oui. Adresser un dernier pied de nez à ce vieillard borné qui, après tout, n'avait pas, lui non plus, essayé de me contacter pendant ces onze années. Mais quelque chose me poussa à venir. Peut-être cette envie de changer. De remettre les pieds sur terre. Et puis, bien que protégé depuis onze ans dans le cocon new-yorkais, quelque chose s'était brisé dans mon amour pour ce grand idiot de pays. J'avais du mal à continuer de jouer à l'Américain. Au fond, la mort de mon père tombait presque bien. Une bonne excuse pour aller revoir la France.

— Je vais essayer de prendre un avion dès demain, lâchai-je finalement en soupirant.

Le lendemain, après avoir réglé tant bien que mal tous les détails avec mon agent affolé, je décollais à 14 h 28 de Kennedy Airport, direction Paris, abandonnant derrière moi la *skyline* défigurée du royaume de la télé câblée.

\*

J'en fus bientôt certain : j'étais heureux de retrouver Paris. Ou de quitter New York. Ma vie aux États-Unis était devenue trop complexe. Passionnante et terrifiante à la fois. Comme la plupart des habitants de Manhattan, j'avais avec l'île qui ne dort jamais une relation d'amour et de haine mélangés qui nécessitait un peu de recul.

Contrairement à l'image puritaine que les Français se font de l'Amérique, j'avais trouvé dans la télé câblée de New York beaucoup plus de liberté qu'aucun producteur hexagonal ne pouvait m'offrir. Dans chaque épisode de *Sex Bot*, je racontais la vie sexuelle mouvementée d'un nouvel habitant de Manhattan.

Dans les moindres détails. Un par un, je faisais la peinture des mœurs de tous les habitants de la ville, sans aucun tabou, sans retenue aucune, mais, si possible, avec un zeste de cynisme. Homosexualité, triolisme, éjaculation précoce, échangisme, plus j'en rajoutais, plus cela plaisait. Bien sûr, la télé américaine n'avait pas eu besoin de moi pour parler de sexe, mais je crois bien que j'étais le premier scénariste à mettre en scène une vérité si crue. La première capote qui éclate à la télévision, c'était moi. Les premiers débats sur l'odeur de la sueur après l'amour... Encore moi. Tout le monde y trouvait son compte. Les obsédés se délectaient dans les scènes chaudes, les névrosés se sentaient moins seuls, les New-Yorkais se complaisaient dans leur spécificité, les autres s'extasiaient ou feignaient d'être choqués... La nouvelle mode consistait à deviner, quand on rencontrait quelqu'un, quel était son personnage préféré dans la série. Bref, le succès est allé beaucoup plus loin que je ne l'avais rêvé, et surtout beaucoup plus vite. *Sex Bot* était dans le vent. « *Trendy* », comme ils disent. Tombé au bon endroit, au bon moment. Soudain, je n'avais plus besoin de réserver des mois à l'avance pour dîner aux meilleures tables de la ville. On voyait ma tête sur tous les plateaux de télévision et à la une des plus mauvais magazines. Puis je me suis retrouvé dans les bras de Maureen, avant de passer dans les bras de la cocaïne, pour finir dans ceux d'un médecin spécialisé dans la toxicomanie et d'un avocat expert en divorces de personnalités... Pour la plupart des gens, le mariage est souvent le plus beau jour de leur vie. Pour moi, ce fut peut-être mon divorce. New York m'a offert tout cela et bien plus encore.

Ces années étaient passées très vite, trop vite, je n'avais jamais vraiment pris le temps de réfléchir à ce qui m'était tombé dessus. Il était temps de prendre le large. De retrouver un type que je pouvais voir dans la glace en me réveillant, sans me demander qui il était et ce qu'il foutait là. Et puis surtout, il ne faisait plus si bon vivre chez l'Oncle Sam.

La tête collée contre la vitre du taxi blanc qui me conduisait à l'hôtel, je redécouvrais Paris en silence à travers les vagues de buée que mon souffle dessinait sur le verre devant moi. J'avais demandé au chauffeur de passer par le cœur de la cité pour profiter tout de suite du spectacle. La pluie, finalement, ne gâchait rien. Elle enrobait la ville dans un éclat étrange et lourd, faisait briller les trottoirs, sonner la route, courir les gens. Des ballets de parapluies se croisaient sur les passages-piétons. Tout était d'un gris bleuté. Les gens, les maisons, la Seine et ses quais enfouis, le ciel. Rien ne pouvait mieux accueillir mon humeur égale et froide ce jour-là. J'étais heureux d'être triste.

Paris n'avait pas beaucoup changé en onze ans, à part peut-être la Bastille qui semblait porter un masque maladroit, une couche de platine trop épaisse, mal étalée. Tous les cafés ressemblaient aux *lounge bars* de New York, orange, noirs, et boisés, bondés et froids à la fois. Et l'opéra de verre, aussi beau fût-il, déséquilibrait l'ensemble, comme si l'on avait déplacé le centre de gravité de cette place ancestrale. J'étais parti pour New York juste après que l'opéra fut achevé, et je n'avais pas eu le temps de m'y habituer.

Bref, je me réjouissais à l'idée de visiter à nouveau la ville de mon enfance quand le taxi me déposa enfin devant mon hôtel, place Vendôme. Dave, mon agent, en bon Américain, n'avait rien trouvé de mieux que de me réserver une chambre au Ritz et cela ne m'enchantait pas particulièrement.

J'avais quitté Paris fauché, je revenais presque millionnaire. Dépenser mes dollars en Amérique ne me faisait plus peur depuis mon divorce – *toujours ça que mon ex n'aura pas* – mais ici, dans cette ville où j'avais mes racines, cette ville qui m'avait vu gamin paumé ou adolescent amoureux, j'éprouvais une sorte de malaise à l'idée de descendre dans un hôtel où, onze ans plus tôt, je n'aurais pas même pu m'offrir un petit déjeuner sans devoir réclamer au paternel un argent de poche dont je ne voulais guère.

Je me dépêchai de faire monter ma valise, jetai un coup d'œil amusé à la chambre somptueuse – dorures, boiseries et draperies à souhait – et quittai cet hôtel sur-décoré pour me rendre chez le notaire. J'avais beau appréhender ce rendez-vous, je voulais me débarrasser de l'affaire au plus vite.

L'étude de Maître Paillet-Laffite se trouvait dans un vieil immeuble de la rue Saint-Honoré. Toit arrondi d'ardoises gris-bleu, façade de pierres blanches salies par le trafic, grandes portes en verre, tapis au sol et ascenseur ridiculement engoncé dans une cage d'escalier trop étroite, c'était l'immeuble parisien par excellence. Maître Paillet était le notaire de famille, celui de mon père et de mon grand-père, mais je ne l'avais vu qu'une fois et pas dans les meilleures circonstances, le jour où l'on enterra ma mère au cimetière Montparnasse. Comme la plupart des amis de la famille, il était venu pour découvrir avec horreur que je me retrouvais seul devant la tombe. Mon salaud de père n'avait pas fait le déplacement.

— Asseyez-vous, Maître Paillet va vous recevoir dans un instant.

J'avais oublié le bruit magique des vieux parquets parisiens. Il n'y a pas un seul appartement à New York dont le sol grince avec ce charme désuet. En passant par la porte que m'ouvrait la rondouillarde secrétaire tout sourire, je ne pouvais m'empêcher de penser à la salle d'attente du cabinet dentaire où je passais tant d'heures dans mon enfance, mort d'inquiétude devant les piles froissées de *Madame Figaro*, *Paris Match* et autres glorieux magazines en entendant au loin le cri strident des fraises...

Mais le notaire ne me fit pas attendre bien longtemps et je me retrouvais bientôt assis devant son large bureau de ministre, admirant un faux Dali dans son dos. Un tableau de Jésus, plus blanc que blanc, comme s'il attendait sur sa croix que Martin Scorcese vienne lui changer les idées.

— Bonjour, monsieur Louvel, merci d'être venu si vite...

## Remerciements

J'avais ce roman sur le cœur et dans la tête depuis de nombreuses années. Le finir était pour moi un rêve, qui m'a parfois semblé inaccessible, et si ce rêve est aujourd'hui devenu réalité, c'est notamment grâce à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, m'ont aidé à le faire.

Ainsi, je voudrais remercier Emmanuel Baldenberger, Jean-Bernard Beauque, Stéphanie Chevrier et Virginie Pelletier, James Gauthier, Philippe Henrat, Valentin Lefèvre, Jean-Pierre Lœvenbruck, Loïc Lofficial, Paula et Michael Marshall Smith, Fabrice Mazza et Bernard Werber qui m'ont aidé au cours des divers stades de l'écriture de ce roman.

Mais aussi les familles et les amis qui toujours me soutiennent, les Lœvenbruck, Pichon, Saint Hilaire, Allegret, Duprez et Wharmby, Barbara Mallison, Stéphane Marsan, Alain Névant, David Oghia et Emmanuel Reynaud.

Et enfin, merci à mes deux muses, Delphine et notre petite Zoé, à qui je dois tout.

Si vous avez envie d'en savoir plus, consultez  
<http://www.testament-des-siecles.com>.